

Fête de sainte Catherine de Sienne, 29 avril 2020

*Lectures : Apocalypse 1,5-8 ; Psaume 21
Évangile selon saint Jean 7,14-18 ; 37-39*

Homélie du frère Nicolas Tixier

Comment comprendre que Catherine ait eu (au risque de nous faire frissonner sept siècles plus tard) une telle dévotion pour le sang du Christ ? Le sang du Christ qu'évoque l'Apocalypse, le sang par lequel le Christ nous a délivrés de nos péchés. Celui qui coule du côté de l'agneau sur le retable de Gand qui sera peint une cinquantaine d'années plus tard par les frères Van Eyck. Le sang qui lave les robes des pécheurs pour leur rendre leur blancheur. Le sang que nous recevrons tout à l'heure. C'est dans ce sang-là plus encore que dans l'encre que Catherine trempe sa plume, elle qui écrit ses lettres fréquemment « dans le sang du Christ », C'est dans ce sang-là qu'elle puise la force de sa parole, elle qui parle « dans le sang du Christ ».

Je crois que ce langage mystique pourrait être incompris s'il ne se rattachait pas profondément à une vie qui n'est pas qu'expression mystique, mais aussi une vie totalement donnée, et totalement apostolique, jusque dans sa dimension politique. La mystique de Catherine, sa passion pour le Christ, son amour de son sang répandu pour le monde, va de pair avec les intuitions courageuses de la *Mamma*, son action efficace, au service de la paix de son temps en cherchant la réconciliation des cités rivales, en œuvrant pour l'unité de l'Église jusqu'à ses interpellations vigoureuses (et couronnées de succès) au pape lui-même. En cela elle est vraiment dominicaine, tel Dominique représenté par Fra Angelico au pied de la Croix du Christ, et parcourant les routes, passionné par la rencontre du monde. L'homme de noir et de blanc, dans le dialogue de la nuit et du jour.

C'est pour nous un enseignement à retenir, en particulier en ces temps où l'on ne cherche plus à réconcilier des cités rivales (quoique), mais où l'on parle beaucoup d'une nécessaire conversion de la société, de l'Église, de « monde d'avant » et de « monde d'après » ; où l'on parle de crise, de bouleversements, de chaos et d'un vague mais urgent besoin de reconstruction. Un désir d'action nous prend, et c'est bien. Si Catherine était parmi nous, sa *famiglia*, sans doute nous inviterait-elle (vigoureusement j'en suis à peu près sûr...) à regarder comme si c'était la première fois la Croix du Christ. Avant d'écrire, à tremper nos plumes « dans le sang du Christ ». À parler « dans le sang du Christ ». À repartir du Christ.

Je pense alors bien sûr aux paroles de Pierre Claverie évoquant les dangers d'une Église mourant de s'être éloignée de la Croix du Christ, en danger de n'être qu'une simple entreprise humanitaire qui brille, sans brûler du feu de l'amour de Dieu, fort comme la mort.

Grands témoins que ces prêcheurs ardents, puissions-nous les entendre ! Ils nous redisent que, même si nous sommes souvent bien trop tièdes, il ne faudrait pas nous résigner à la tiédeur, et à ses symptômes que sont la dérision facile, le cynisme usant. La prédication, mais plus encore notre vie (*a fortiori* si elle entend être « religieuse ») nous invite d'abord à brûler de passion pour le Christ ; Jésus que nous essayons de nommer, de dire, et dont nous voulons témoigner en lui donnant notre vie. Prêchant en son nom. Consolant en son nom, relevant en son nom, visitant en son nom.

À sa manière, passionnée, excessive même sans doute, Catherine nous rappelle que c'est bien lui, le Prince de la Paix, l'Agneau de Dieu, qui sauve le monde. Lui qui voulait ardemment partager la pâque avec nous. C'est lui Dieu qui s'est, le premier, donné à nous.